

Des animaux en révolution

Pierre Serna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13253>

DOI : 10.4000/ahrf.13253

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2014

Pagination : 3-7

ISBN : 978-2-20-092927-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Pierre Serna, « Des animaux en révolution », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 377 | juillet-septembre 2014, mis en ligne le 15 septembre 2014, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13253> ; DOI : 10.4000/ahrf.13253



INTRODUCTION

DES ANIMAUX EN RÉVOLUTION

Pierre SERNA

« Que diable allait-il faire dans cette galère » (Géronte dans *Les Fourberies de Scapin*, acte I, scène VII, Molière).

A priori, l'historien de la Révolution a mieux à faire qu'à se soucier du sort des animaux entre 1789 et 1799. Les questions des hommes et des citoyens du point de vue politique sont autrement plus dramatiques, serait-on en droit de penser de façon légitime. L'histoire contemporaine naît entre l'Amérique, l'Europe, l'Égypte, les Antilles et devrait requérir l'énergie intellectuelle des historiens de la période. Serait-ce donc céder à une mode que de proposer un numéro spécial des *AHRF* sur les animaux et aller dans le sens des *Animal studies* ? Serait-ce l'indice d'un appauvrissement des thèmes classiques et une forme cachée de dépolitisation des questions sur l'histoire de la Révolution française ?

Posons la question différemment. En bouleversant l'ordre des vivants, en détruisant les ordres anciens, en imposant la construction d'une société par la reconnaissance d'une égalité naturelle à la base du socle sociétal, la Révolution ne bouleverse pas seulement l'ordre des humains mais aussi les classements et les modes de hiérarchisation de tous les êtres vivants compris dans une nouvelle forme de représentation, dans une nouvelle organisation sociale, dans de nouvelles échelles de hiérarchie, et ce faisant, s'inscrit dans le grand mouvement de l'histoire des sciences et de ses classifications, comme l'historien Pietro Corsi l'a démontré¹.

L'économie politique n'est pas épargnée par ces interrogations. La pensée d'un nouveau libéralisme impulsé par la croissance démographique, les échanges mondiaux, les constructions de routes et de canaux, les

(1) Pietro CORSI, *Lamarck, Genèse et enjeux du transformisme, 1770-1830*, CNRS éditions, Paris, 2001.

améliorations de l'agriculture, les travaux sur l'élevage mettent au cœur du développement économique les animaux de trait, les animaux qui poussent, les animaux qui portent, les animaux qui tirent, bœufs, chevaux, ânes, chiens mêmes, bien avant que la machine à vapeur ne mette plus d'un siècle à s'imposer². Omniprésents, les animaux le sont dans des sociétés rurales, dépendantes pour le travail, pour la nourriture, des bêtes, de leur force, de leur engrais, de leur viande. Le travail de Daniel Roche sur le cheval suffit à le prouver³.

Ce sont là les fondements de la société agraire héritée d'âges anciens, que le XVIII^e amplifie mais ne découvre pas. Pourtant l'animal connaît un nouveau sort dans la seconde moitié du XVIII^e siècle comme s'il avait été réinventé et replacé différemment à côté de l'homme. Une hypothèse soutient ce travail : la révolution des hommes a conduit à une révolution des animaux⁴.

En effet si la révolution politique intervient à partir des années 1770, la révolution du savoir, des savoirs animaux s'est produite à la génération précédente avec la diffusion puis la réception d'abord des écrits de Linné, ensuite avec l'invention de la grande école des naturalistes français emmenée par Buffon et l'ensemble de ses travaux⁵. La Renaissance avait porté l'Homme au centre de l'univers, le XVIII^e siècle porte les premiers des animaux au centre du monde, la Femme et l'Homme.

Une sensibilité nouvelle naît, qui s'intéresse aux formes du vivant, à l'esthétique de la nature, à l'importance du monde animal dont Rousseau se fait le chanfre le plus persuasif⁶. Une science nouvelle se construit qui place l'observation de la genèse, l'anatomie et la connaissance de l'histoire et de l'évolution au cœur des interrogations qui lient le destin commun des hommes et des animaux. Une philosophie nouvelle apparaît qui demande à prendre en considération les besoins des plus faibles et le mouvement végétarien qui arrive d'Angleterre, pour être des plus minoritaires, n'est pas du tout inconnu des cercles de sociabilité dans les centres des capitales

(2) Malik MELLAH, « Portrait du berger en figure républicaine ou comment faire entrer l'animal domestique en Révolution », *AHRF*, n° 374, 2013, p. 85-110.

(3) Daniel ROCHE, *La Culture équestre de l'Occident, XVI^e-XIX^e siècle, L'ombre du cheval*, Tome 1, *Le cheval moteur*, Paris, Fayard, 2008, Tome 2, *La gloire et la puissance*, Paris, Fayard, 2011.

(4) Claude BLANCKAERT sur le sujet : « L'idéologie dans la zoologie. Lamarck et les naturalistes », dans Simone de ANGELIS, Florian GELZER, Lucas Marco GISI (dir.), « *Natur* », *Naturrecht und Geschichte, Aspekte eines fundamentalen Begründungsdiskurses der Neuzeit (1600-1900)*, Heidelberg, 2010, p. 139-184.

(5) Jacques ROGER, *Buffon, un philosophe au jardin du roi*, Paris, Fayard, 1989.

(6) Jean-Luc GUICHET, *Rousseau, l'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Le Cerf, 2006.



européennes et se diffuse lentement⁷. Une ouverture sur le monde surtout bouleverse le rapport à l'animal. Les connaissances sur les animaux des autres continents arrivent en Europe. Coloniser n'est pas que soumettre les hommes des ailleurs, c'est aussi tenter de capturer leurs animaux, tenter de les domestiquer, voire introduire de nouveaux animaux quitte à transformer les écosystèmes dominés. Des quatre coins du monde, des récits plus ou moins crédibles de voyage proviennent qui décrivent avec plus ou moins de justesse tel ou tel animal. Mais surtout arrivent des spécimens naturalisés. Fascinants, inquiétants lorsqu'il s'agit de ce que l'on croit être des hommes des bois, de nouveaux singes tels l'orang-outan (comme le montre Claude Blanckaert), et qui bouleversent plus que l'ordre du monde, la représentation de l'humain en brouillant les frontières entre les espèces et laissant libre cours à l'imagination pour le plus drôle et le pire... lorsqu'il s'agit d'abaisser son ennemi vers la bête.

En effet l'animal est une image au sens premier du terme, il ne dit rien, il ne parle pas, donc il s'impose comme un spectacle soumis à la merci de celui qui s'en empare. Depuis l'Antiquité la culture anthropomorphe a noté ce va-et-vient troublant de l'humain à l'animal et *vice versa*. La révolution des médias, la multiplication des images remettent au cœur de la communication politique et de la publicité idéologique les images qui font des hommes, des animaux et des animaux des figures d'hommes. L'article d'Annie Duprat ouvre ce chantier des images qui tendent à effacer la frontière Homme-Animal pour mieux confondre le premier et le disqualifier lourdement. Il devient moins étonnant dans ces conditions que la figure de l'ennemi soit celle de l'animal à abattre. Parmi d'autres, le peuple de l'an III, étudié par Déborah Cohen représente le paradigme expérimental parfait d'une lente mais inéluctable construction d'une catégorie de langage qui s'impose bien vite comme une évidence : le peuple a gardé quelque chose d'animal qui explique la violence de la Terreur et il convient aux Honnêtes Gens de construire une frontière claire pour ne pas se mélanger à ces humains mal dégrossis qui peuplent encore les faubourgs. Au contraire, une nouvelle sensibilité gagne les gens de bien, soudainement moins soucieux de leurs prochains que de leurs animaux de compagnie⁸. De nouvelles formes d'être au monde se construisent dans un nouveau regard,

(7) Jean-Luc CHAPPEY, *Des naturalistes en Révolution. Les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, Préface de Pietro Corsi, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2009.

(8) Éric BARATAY, « La promotion de l'animal sensible. Une révolution dans la Révolution ? », *Revue historique*, 2012/1, (n° 661).

une nouvelle attention portée à l'animal de compagnie étudiés par Malik Mellah mettant en scène propriétaires d'animaux et savoir vétérinaire nouvellement implanté à l'école de Maisons-Alfort.

Pour autant, l'animal dans sa réalité concrète demeure visible, omniprésent dans la rue, demandant un soin particulier dans la Capitale : il est un souci permanent pour le policier. Les problèmes sont anciens, les soucis sont nouveaux et typiquement reliés à la Révolution et à sa conjoncture. Un accident de cheval, mettant en scène tout le différentiel social qui existe entre le cavalier et le passant misérable, ne risque pas d'avoir les mêmes conséquences avant et après 1789. En temps de disette la question du prix du bœuf, du mouton et de l'agneau n'est pas une simple question de marché urbain mais une question d'ordre politique que les policiers doivent régler. Ainsi la ville républicaine doit offrir un nouveau spectacle au citoyen et cela implique que l'animal soit surveillé, rangé, visité, vérifié, contrôlé par un nouvel ordre qui doit, en s'imposant à tous, démontrer dans l'espace urbain qu'il contrôle la salubrité de l'urbanisme nouveau, la santé publique et la sécurité de tous en s'imposant à toutes les formes irrationnelles qui viennent perturber l'ordre public et notamment les bêtes, encore une fois.

Il sera temps alors pour les savants de la République, naturalistes, fermiers soucieux d'agronomie, professeurs de sciences naturelles, d'organiser un savoir vivant en plaçant au cœur de la cité ou de l'espace rural un nouvel animal, comme régénéré par la Révolution. La ménagerie du Museum d'histoire naturelle, étudiée par Richard Burkhardt, fondée en 1793, a cette fonction et cette mission de montrer des animaux, et même le lion, déchu de son titre de roi, n'en demeure pas moins un sujet de savoir et de connaissance. Dans la même perspective, la science républicaine se doit de rivaliser avec les autres pays et surtout l'Angleterre et son agriculture. L'élevage, son amélioration, sa réorganisation, sa nouvelle conception occupent une partie de l'esprit des hommes soucieux de rendements et de productivité nouvelle. L'animal devient un des adjuvants méconnus de la seconde Révolution Industrielle, comme le montre Laurent Brassart.

Pris dans la Révolution des savoirs et de la politique, l'animal malgré son silence, n'échappe pas au bouleversement du monde. Plus qu'une métaphore, il en est un acteur inconscient, utilisé, utilisable, forcé, soumis, mangé, domestiqué, tué, conservé, il participe de la naissance d'un nouveau monde autant qu'il en est transformé. Comme les êtres humains. Mais plus qu'eux, il demeure dominé, soumis, réduit à la domesticité ou à la chasse des êtres nuisibles. Il « raconte » à lui seul, toute forme



de domination⁹. Il n'en est que plus important pour « dire » comment s'organise la nouvelle Cité¹⁰...

Pierre SERNA
Directeur de l'IHRF
Paris I Panthéon Sorbonne IHRF/IHMC
79 rue du faubourg Saint Vincent, 45 000 Orléans
pierreserna@wanadoo.fr

(9) Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Plon 1958, rééd. Perrin 2002.

(10) Pierre SERNA, « Droits d'humanité, droits d'animalité à la fin du XVIII^e siècle, ou la matrice du racisme social en controverse », *Dix-huitième siècle*, n° 42, L'animal des Lumières, 2010, p. 247-264.